

L'HISTOIRE DE NOYON

racontée par le nom de ses rues.

QUARTIER DE LA GOËLE

Je suis la Goële, ruisseau sortant du flanc du Mont Saint-Siméon, au Plain Mont, lieudit "les Moricauds". Mon nom latin Galliola employé par l'évêque de Noyon Radbod II avant 1098 pourrait avoir le sens de vallée selon une évolution phonétique régulière. Cette vallée riante que je parcours depuis des temps indéterminables, me conduit à une suite de groupes d'habitats. Le premier que je rencontre porte le nom pour le moins curieux de Tarlefesse que les linguistes interprètent "taillis de hêtres". Cette agglomération possédait un château dit "La Villa Poilebarbe" chef-lieu d'un fief dont les seigneurs venaient se délasser sur mes bords. Non loin de là, je faisais tourner les meules d'un moulin à farine de faible capacité, mais qui occupait bien le meunier Martin et ses deux aides. J'avais cependant le temps d'écouter les bruits de la vie du hameau. Ainsi, en 1859, j'entendis le vacarme d'une agitation inaccoutumée : de lourds chariots amenaient des blocs de pierre, des briques, du bois de charpente. Bientôt je compris qu'il s'agissait de la construction d'une église. Le jeune vicaire qui desservait la région avec zèle, l'abbé Victor Lécot, avait obtenu une aide importante d'une religieuse de la Charité que j'entendais parfois nommer "la baronne de Constant". Plus tard, les paroissiens de Tarlefesse se réjouirent en apprenant que le petit vicaire était nommé Cardinal-archevêque de Bordeaux.

Je vis construire également une école sur la hauteur du boulevard. A partir de 1894, le regretté Abel Leclère y fut instituteur. Puis la guerre vint troubler le rythme quotidien. Habituee au langage picard, je ne comprenais pas le sens des vociférations des troupes occupantes. Mais le pire fut le choc des combats de septembre 1918 ; où l'église, l'école, les maisons furent écrasées par les obus. Le calme revenu, je vis arriver des baraques qui, pendant plus de dix années, remplacèrent l'église et l'école.

De temps à autre, l'office était célébré dans la chapelle provisoire bénite par Mgr Lagneaux, le 26 novembre 1919 ; l'abbé Savatier y chanta la première messe - Melle Baudoux et son équipe y enseignaient le catéchisme et animaient la jeunesse. Enfin, le 10 juillet 1934, le préfet autorisa la reconstruction de l'église. Le 27 juin 1937, je vis un grand concours de population, le maire Jules Magnier en tête, entourer Mgr Lagneaux pour la bénédiction de l'église et de la cloche. En continuant mon éternel chemin par la rue de la Goële qui reste seule à rappeler mon existence, j'étais arrêtée et employée à actionner les meules du moulin des Carouvelets d'abord faisant de blé farine, puis converti par les messieurs Baudoux à préparer le tan pour leur tannerie. Avant d'arriver au Calvaire d'Happlincourt, je vis construire une école en

1931 pour l'enseignement élémentaire des garçons et des filles du quartier. Les classes étaient surchargées et Melle Phalippou se plaignait officiellement du trop grand nombre que représentaient les 66 élèves de sa classe.

Enfin, j'arrivais au calvaire du carrefour que je traversais. Happlincourt était le deuxième hameau groupé autour du château d'un fief attesté déjà en 1155. Au début de la rue du Coizel, j'entendais les enfants de l'école de la Sagesse qu'une "soeur d'école" dirigeait sous l'ancien régime et dont il était question en 1726. Elle aussi fut détruite en 1918 et remplacée par une baraque où Mme Lemaire fut la dernière maîtresse jusqu'à l'ouverture de l'école de la Goële. Dans le courant du XIX^e siècle, environ 1850, la soeur Saint Ignace, religieuse de la congrégation de la Compassion, y assurait l'enseignement des enfants.

Je quittais Happlincourt et courais sur le côté gauche de la rue du Coizel; sur ma droite une rangée de tilleuls me protégeait de la chaussée. Il y avait autrefois un fief du Coizel avec son château à mi-chemin de la rue, du côté du Mont Saint-Siméon et s'étendait sur les Berlandes. En 1851, on m'obligea à la patience dans un bassin de retenue dont on ouvrait le coizel plus ou moins selon l'effort que me demandait l'usine de scierie de pierres du sieur Foyart. Je passais alors tout près de l'ancien château. En ce temps-là je parcourais la rue à ciel ouvert lui donnant vie et agrément, en même temps que les vigneron et les nombreux cultivateurs m'utilisaient du matin au soir. Plus ! je pouvais venir à leur secours. Mais je restais impuissante dans les grands incendies, comme celui du 5 avril 1790 qui dévora 66 maisons mettant 300 de mes riverains sur la paille.

Ai-je été trop curieuse ou trop bavarde pour que l'on me cache sous le sol, livrée à la basse destinée d'un égoût ?

(à suivre)

**Jean Goumard
avec l'aide de
Mme Bernadette Firon**

